

-1-

*inventaire
des bagages*

a :

Je pars.

Avec mes trois chats dans deux caisses à chat, mes albums photo, quelques vêtements dans une valise.

b :

Je pars.

Trois sacs de voyage pour déménager de l'Hérault, vêtements et ustensiles de toilette...

c :

Je pars.

Mon bagage devrait être en tissu imperméabilisé de façon à ce que je ne doive pas arrêter mon voyage et devrait avoir beaucoup de poches. Il devrait être portable de deux façons, formule sac-à-dos et à la main. Dedans, il y faudrait de préférence deux cahiers, un appareil photo, des bonbons, des foulards, de quoi écrire et des adresses de gens à rencontrer, et par obligation, des médocs, des bouquins et des souvenirs récoltés durant le voyage. Et je

prendrai un petit mammifère à mettre dans une poche.

♪ :

J'ai oublié... J'ai oublié le bagage qui m'accompagne. Je voyage vers cette lumière devant moi, peut-être qu'elle m'aveugle. Je ne vois plus mon bagage. Cette lumière me réchauffe et m'éclaire, je sens bien le poids des choses en moi, mais pas de bagage, toujours cette lumière devant. Je me retourne et je le vois, ce bagage ; sombre, sans épaisseur, il me ressemble, une ombre, simplement.

♣ :

Je pars de chez moi avec mon sac à dos contenant des vêtements, mon duvet et ma tente ainsi que mon livre préféré, mon chat Hamlet dans les bras.

f :

Je pars.

Un sac à dos assez volumineux. Avec des poches, des compartiments, des zips. Compartiments dont certains peuvent se désolidariser ou ne faire qu'un.

Trois sacs principaux :

Un petit avec le nécessaire de toilette. Brosse à dent, savon, verres de contact, lunettes. Plus un portefeuille avec papiers d'identité et économies.

Un moyen avec quelques fringues, juste le strict nécessaire, histoire de voyager léger. Ou presque. Des chemises, un pantalon de rechange, des sous-vêtements, un pull sans doute inutile...

Un grand pour se faire plaisir. Chargé de rêves et d'évasion jusqu'à la gueule avec dix BD fétiches triées de haute lutte parmi près de mille références. Avec

du Léonard Cohen aussi. Et du Bashung forcément.

Un sac à dos sans photos ni souvenirs. Pas besoin de chercher à se rappeler de ceux qui nous sont chers et que nous laissons par la force des choses. De toute façon, ceux-là ne sont pas dans un sac, ils sont dans le cœur. Et s'ils viennent à s'y estomper, c'est probablement ainsi que cela doit être.

§ :
Je pars.

Sur moi : 1 foulard, 1 écharpe, 1 soutien-gorge, 1 débardeur, 1 tee-shirt, 1 sweat-shirt, 3 pulls, 2 vestes, 1 imper, 1 culotte, 1 caleçon, 1 pantalon, 1 jupe, 1 robe, 2 paires des chaussettes, (1 fine, 1 chaude), des baskets, 1 étole, 3 bagues en or et diamants, 1 carte bleue dans une chaussure, carte nationale d'identité, carte vitale et permis de conduire dans l'autre chaussure.

Dans un petit sac-à-dos : des nu-pieds, 1 culotte, 1 smartphone et le chargeur, 1 photo de chacun de mes enfants et petit-enfant, de chacun de mes parents et frères et soeur, de mon compagnon, 1 savon, 1 pince à cheveux, 1 petite serviette de toilette, 1 oreiller gonflable, de l'huile essentielle de lavande, 1 bougie, des allumettes, 1 photo de statuette de Bouddha, des cymbales, la dernière radio de mes vertèbres.

h :

Je pars.

Je choisis mon grand sac à dos offert pour mes 18 ans par mes parents qui savaient que j'aimais les voyages.

Un sac à dos bleu et noir avec des armatures dans le dossier et une ceinture matelassée pour accrocher autour de la taille.

J'ai beaucoup d'objets auxquels je tiens, je dois faire plusieurs tris.

Je choisis quelques photos des personnes que j'aime, que j'installe dans mon petit carnet en papier.

Je choisis mes vêtements, ceux que je préfère et dans lesquels je me sens à l'aise.

Je choisis un bonnet parmi tous ceux que j'ai accumulé depuis des années. J'ai toujours aimé les bonnets.

Une fois les vêtements bien tassés au fond du sac à dos, je prépare rapidement ma trousse de toilette que je glisse dans une des deux poches transversales.

Et là, sur le sol, à côté du sac, je dispose tous les objets qui me sont chers et qui m'ont souvent accompagné pendant mes voyages : mon appareil photo argentique, mon carnet de dessin, quelques stylos, ma tasse en porcelaine, douce au toucher, de couleur rose orangée.

Je choisis un livre, un petit format, que j'ai depuis longtemps sur l'étagère mais que je n'ai jamais lu.

*inventaire
des choses perdues
dont on se souvient*

inventaire des choses perdues dont je me souviens :
Placenta, dents de lait, la mémoire et après, je ne sais plus.

j'ai perdu...

mes dents de lait, mes premières illusions, ma part enfantine d'innocence, quelques espoirs et espérances, mes premiers complexes, mon premier bijou sentimental, l'inspiration pour écrire des poèmes et l'envie de continuer mon journal.

j'ai perdu...

Le parfum suave, imprégné dans le foulard de soie, qui couvrait le cou du père de mes enfants, à sa mort.

L'appareil qui devait redresser mes dents trop en avant, je l'avais laissé sur le sac du goûter sur la plage.

Le carnet de santé de mon fils.

Des 33 tours de Maxime Le Forestier, Brassens et de la guitare à Dadi.

Des vidéo K7 de films fétiches : « Les yeux noirs », « Les ailes du désir », « Un incroyable voyage »...

Une perruque de cheveux courts que je portais sur mes cheveux longs. Mon chignon en banane dessous.

Ma 2CV camionnette.

Les escalades dans les rochers de Trégastel.

Les soirs où, seule chez elle, Thérèse jouait les valse de Chopin.

L'odeur entre ses oreilles, de Shadow notre chien, couché près de moi.

La force de l'eau tombant drue sur ma tête, sous une gouttière trouée, en sortant de l'école.

La peur et la fascination lors d'une tempête sur un bateau à voile.

Le garçon quand je me faisais appeler Olivier ou Dick.

La mer depuis mon balcon.

inventaire des choses perdues dont je me souviens :

Les années estudiantines, les bandes de potes, l'impression que tout est possible, les pâtes à tous les repas, les samedis midi « pizza-bière », la fille que l'on aimait mais qui ne vous regardait pas, celle qui vous regardait mais qui vous voyait comme le confident idéal, celle dont on a le sentiment qu'elle aurait bien dit oui à tout le monde, mais pas à vous, les dessins-animés de l'enfance et l'émerveillement qu'ils provoquaient.

j'ai perdu :

La chaleur de peau de ma grand-mère, sa texture, son odeur : un mélange de parfum de crème et de son odeur de peau.

Le bleu de ses yeux et la douceur de son regard.

Les matins au bord de la mer, la marche sur le sable encore frais de la nuit, pas encore foulé par les pas.

La forme de mon corps avant la grossesse.

inventaire des choses perdues dont je me souviens :

Marraine me racontant des histoires de fées ;

En pension, la hantise d'avoir pour dessert de la confiture de rhubarbe ;

L'odeur inqualifiable du réfectoire des pensionnaires ;

La petite émotion sentimentale lorsqu'un camarade me demande « Je pourrai t'envoyer des lettres en pension ? » ;

Le large bracelet en métal argenté que je n'ai jamais retrouvé ;

Cette robe à fleurs mauves que j'aimais tant parce qu'elle avait un col en dentelle très fine ;

Cette mobylette, mon premier véhicule motorisé ;

Une broche que portait maman dont j'avais très envie.

j'ai perdu...

mon innocence et mes illusions d'enfance sur la beauté toute relative de la vie.

J'ai abandonné contraint et forcé un carton de photos de mes voyages et ma guitare Les Paul Gibson dans un garde-meubles à Barcelone.

J'ai perdu surtout mes poèmes écrits sur des boîtes de pizza et le reste n'a plus d'importance.

j'ai perdu...

Ma carte bleue perdue et retrouvée, un chèque perdu et retrouvé, un collier jamais retrouvé, une montre jamais retrouvée.

L'objet a été retrouvé dans l'appartement.

Mais lequel ?

inventaire des choses perdues dont je me souviens :

C'était une figurine chez mes grands-parents adoptifs de la Sainte Vierge que je regardais le soir en m'endormant car elle était fluorescente.

33 ans plus tard, après la disparition de ma grand-mère, sa fille me l'a offerte en cadeau.

*inventaire
des lieux
ou on a dormi*

J'ai dormi :

Dans un bateau, avant de partir en mer à l'aube ; dans un hamac ; dans des sanitaires chauffés ; dans un refuge avant une grande randonnée ; dans une auberge de jeunesse ; dans un avion après une nuit blanche ; dans une voiture pendant un long trajet ; dans un train, la tête collée à la vitre ; sur la plage, en plein soleil ; sur la plage, pendant une nuit ventée ; dans un camion au bord de la route ; dans un lit le plus souvent.

J'ai dormi :

Dans un dortoir, vingt lits autour de moi ; dans un mobil-home pendant un gros orage ; seule dans une maison non chauffée en pleine campagne ; dans une maison inhabitée occupée par d'énormes rats ; dans un lit de fortune où je pouvais à peine me retourner pour surveiller un malade ; dans une chambre où le sol des sanitaires était maculé de crachats ; j'ai tapissé le lit de serviettes éponges avant de m'y allonger.

J'ai dormi :

Dans une chambre sous les toits. Par le vélux, pénètre la lumière de la pleine

lune qui éclaire deux kimonos suspendus et si proches qu'on croirait qu'ils se parlent ; pour la première fois, sous une couette en plume bien chaude et légère, dans une yourte ; sur le plateau de Sault, face à une porte-fenêtre qui laisse pénétrer la lumière au lever de soleil sur la montagne. ; dans une cabane ; dans le Kangoo, bien au chaud sous la couette mais le froid sur la tête.

J'ai dormi :

Chez mes parents ; mais je préférais dormir chez ma grand-mère qui avait une grande maison avec une chambre pour moi et un grand lit ; à la campagne chez mes grands- parents (mon frère était chez mes parents), une chambre pour moi, tapissée en bleu, un petit lit-divan. Je voyais des prés par la fenêtre ; dans un hôtel quatre étoiles à Rotterdam ; les meubles et le parquet en bois ciré ; dans la chambre de l'Ehpad ; les murs sont peints en jaune. Un petit lit, un bureau, une salle de bain.

J'ai dormi :

Dans la maison de mes parents ; une chambre pour moi au rez-de-chaussée. Des draps et des couvertures sur un lit en fer ; en Espagne dans un hôtel ; les femmes d'un côté et les hommes de l'autre ; en dortoir à l'armée. Les lits étaient des châlîs superposés avec une paille et un tout petit traversin ; dans mon lit à l'Ehpad. Il est confortable mais il m'arrive de me mélanger avec les boutons électriques.

J'ai dormi :

En Normandie, dans le château de ma tante ; une chambre avec du tissu sur les murs.

Par la fenêtre, on voit le parc avec des jets d'eau ; sous la tente dans un camp scout ; dans la maison familiale, pendant les vacances, avec toute la famille réunie ; chacun sa chambre ; dans un car ; dans un hôtel trois étoiles en Grèce au bord de la mer, une chambre spacieuse avec des tableaux au mur ; dans la cave de l'immeuble où j'habitais à 10 ans, des enfants qui pleurent et la lumière qui s'éteint.

J'ai dormi :

Dans une grande maison à quatre dans une chambre, la petite sœur avec les parents, la maison chauffée par la cuisinière à bois, la bouillotte dans le lit ; par la fenêtre, un pré avec des chevaux ; en pensionnat dans un box séparé des autres par un rideau ; un lavabo et une armoire ; chez mes beaux-parents et la grand-mère, mon mari et moi avions notre chambre : les murs blancs, un lit bateau, une armoire-penderie, une fenêtre sur la cour ; dans des hôtels en Algérie où il y avait des coupures d'eau ; une nuit à l'Ehpad, dans une chambre à deux lits avec une autre dame.

J'ai dormi

dans ma vie dans beaucoup d'endroits car dans ma jeunesse j'étais un voyageur insatiable. J'ai dormi dans des forêts, des bouts de champs, dans l'humidité de la rosée du matin, j'ai dormi habillé en chevalier dans la chapelle d'un château en ruines ; j'ai dormi entre deux avions sur les sièges d'un aéroport ; j'ai dormi à Barcelone sur des canapés d'étrangers rencontrés dans des fêtes arrosées ; j'ai dormi dans ma voiture sur une aire d'autoroute ; j'ai dormi dans des Bed and Breakfast en Angleterre, au Pays de Galle, en

Écosse et en Irlande. J'ai dormi sur le toit de maisons sous la moustiquaire au pays Dogon au Mali. J'ai tellement dormi un peu partout que je ne me souviens plus de chaque endroit...

et à plusieurs voix...

J'ai dormi dans un bateau, avant de partir en mer à l'aube ; dans un hamac ; dans des sanitaires chauffés ; dans un refuge ; dans un avion après une nuit blanche ; dans une voiture pendant un long trajet ; dans un train, la tête collée à la vitre ; sur la plage, en plein soleil ; sur la plage, pendant une nuit ventée ; dans un camion au bord de la route ; dans un lit parfois.

Dans un dortoir, vingt lits autour de moi, des châlis superposés avec une paillasse et un tout petit traversin ; dans un mobil-home pendant un gros orage ; seul dans une maison occupée par d'énormes rats ; dans une chambre où le sol des sanitaires était maculé de crachats ; sous une couette en plume chaude et légère dans une yourte, sur le plateau de Sault, face à la montagne ; dans un hôtel, les femmes d'un côté et les hommes de l'autre ; j'ai dormi habillé en chevalier dans la chapelle d'un château en ruines ; j'ai dormi à Barcelone sur des canapés d'étrangers rencontrés dans des fêtes arrosées ; j'ai dormi sur le toit de maisons sous la moustiquaire au pays Dogon ; j'ai tellement dormi un peu partout que je ne me souviens plus de chaque endroit...

monologues

*h*ector, quatre-vingt-trois ans,

vieil homme, cheveux blancs bouclés, grand, légèrement replié sur lui, il marche en regardant le sol: :

Il faut faire très attention où l'on met les pieds pour ne pas risquer de glisser, de se tordre le pied, de tomber. Les alentours ne m'intéressent pas, je regarde pas autour de moi. Je marche pour tenir debout, je marche pour continuer à vivre, je marche pour survivre. Vous assistez à l'atterrissage d'un électron libre.

J'ai perdu les 360° autour de ma maison dominant la méditerranée,

J'ai perdu les palmiers, les oliviers, les citronniers et les mimosas.

J'ai perdu la « Prom » parcourue si souvent,

J'ai perdu le soleil de la Baie des Anges, les îles de Lerens et le Cap Ferrat.

Me voilà seul au monde dans la brume périgourdine épaisse, me voilà sans sentier plat et sec pour

marcher, me voilà abandonné dans une France profonde et sourde,

J'ai perdu la lumière. J'ai perdu la vue. Ma tête est un ordinateur qui organise le montage du film que j'ai tourné. Cet ordinateur auto-portatif est mon scaphandre, ça me permet de traverser ce monde hostile seul, déporté, étrange dans un monde étranger. Je vis dans ma bulle et continue à faire fonctionner mon logiciel. La vie est derrière, devant ...? Rien, seul mon logiciel qui marche pour moi.

Vous assistez à l'atterrissage d'un électron libre...

brenda, cinquante-neuf ans :

Posséder 2m2 à Paris, c'est précieux. Ici, c'est chez moi, c'est ici que je fais pipi derrière un carton, que je bois 3 litres de piquette par jour, que je contemple le monde des gens pressés, affairés, c'est ici que je dors d'un œil la nuit, l'autre œil veille sur mon monde : mes sacs pleins de journaux, de couvertures et d'habits pendant l'été, le 3ème œil largement ouvert sur l'Univers.

Autour, gravats, journaux amoncelés, tout est gris-noir, cartons mêlés à la terre, visage rouge terre ocre, mes yeux bleus peut-être toujours là au milieu de joues ballons rouges craquelées ; (elle crie) Bande de salauds, fils et filles de putes !

Les jambes des passants font des cercles de plus en plus éloignés autour de moi, le vacarme du métro au-dessus de ma tête de plus en plus fort et je tombe sur des tas de sacs, de grands sacs en plastique vides. Pour le froid de l'hiver, je les ai vidés pour me couvrir. A côté de moi, la figurine de la vierge Marie dans une bulle de verre sous la neige et mon chien en peluche. Et un lecteur de K7 avec pour seule musique, la « fantaisie-impromptu, opus 66 de Chopin ». Je danse sur la musique de mon cœur.

Il fait froid, j'ai vidé mes sacs, pelures qui me recouvrent : bonnet, chapka, pull à grosses mailles, plus un manteau de peau de mouton, sans couleur, de quelle couleur est-il ? le blanc mêlé à l'échappement des voitures, à la pluie polluée de Paris, à la terre quand, depuis mon carton, j'ai roulé en dormant.

(Elle crie à nouveau) « Eh , fille de pute, tu marches sur mes plates-bandes, avec tes talons aiguilles, va tapiner ailleurs, ici, c'est chez moi !" »

Il est 6 h du matin et je voudrais dormir encore puisque c'est dimanche, le quartier est tout endormi, mais non, ce n'est pas calme du tout, c'est pas vrai que je vais me faire rafler ! (elle imite le timbre de voix du flic) : Madame, vous ne pouvez pas rester là, vous devez partir ; ordre de la Ville de Paris ! Pas la peine de ramasser tout ça, vous prendrez une bonne douche et vous aurez un lit de camp ce soir dans un gymnase. »

Vite prendre ma petite sainte Vierge qui vit depuis 20 siècles sous la neige et mon lecteur de k7. Vite une allumette pour mettre en cendre mes sacs, mon territoire, ma vie, ils auront chaud chez eux ce soir et j'aurai froid au milieu d'autres SDF ce soir.

Je ne veux pas me laver, ma peau est brunie par la rue, ma chair, ma chère crasse, ma vie, ne l'arrachez pas. (elle crie à nouveau) Casse-toi ducon ! C'est quoi un gymnase ? Je ne m'en souviens pas...

Janine, une voisine

Janine est une voisine. Je la vois très souvent qui promène son petit Yorkshire toujours direction jardin Public, tous les jours à la même heure, aussi bien le matin que l'après-midi. Elle doit avoir dans les 88 ans, elle habite le quartier depuis 20 ans. C'est une personne de petite taille, plutôt mince, nerveuse, de nature solitaire, le sourire pas facile, sociable juste ce qu'il faut. Je suis à ma fenêtre lorsque je la vois passer avec son chien en laisse mais aujourd'hui, je suis frappée de voir à quel point son visage est crispé, l'expression tracassée, pas comme d'habitude. A bien regarder je dirais même qu'elle a l'air perdue et quelque peu agitée. Comme tous les locataires de notre immeuble elle a reçu ce matin un courrier de la gérance annonçant que tous les occupants doivent déménager dans les 2 mois. Janine se laisse tirer par son chien dans les allées du jardin public. Peut-être que, comme moi, elle n'arrive pas à y croire, peut-être que, comme moi, elle ne veut ni ne peut partir, et pour aller où, et comment, à quel endroit ? C'est impossible je ne veux pas partir d'ici, non cela doit être une erreur ils se sont trompés je n'ai jamais demandé à quitter cet appartement. J'ai un bail moi. J'ai signé et eux aussi. D'ailleurs à son âge, à mon âge, on ne peut pas nous obliger à le faire. Je ne vois pas pourquoi on devrait partir. Pour quel motif devrais-je le faire ?

J'ai cru vaguement comprendre que l'immeuble allait être démoli pour faire place à un bâtiment répondant davantage aux normes de sécurité et

d'urbanisme actuels. Ça ne suffit pas, ce n'est pas suffisant pour mettre de pauvres gens dehors ! Et ce concierge qu'est-ce qu'il raconte que son immeuble va être "dynamité" c'est de la folie. On n'est pas au cinéma voyons ça manque de bon sens cette histoire . Non vraiment je ne partirai pas ailleurs, où pourrais-je bien aller ? Mais qui se préoccupe de ce que l'on va devenir si cette histoire est véridique. Oh mon Dieu que dois-je faire ? Vais -je savoir me débrouiller, avoir le courage d'organiser ce départ forcé Que vais-je faire de toutes mes affaires ? J' ai beaucoup accumulé ces 10 dernières années. A-t-on seulement prévu d'aider les vieux ? Je regarde Janine partir avec son chien vers le Jardin Public ; je sais qu'elle va pleurer le soir avant d'aller se coucher, je ne sais pas quoi penser, quoi faire, je voudrais lui parler...

monologues d'exils

exil de cœur
ans, soixante-seize ans

J'ai perdu... Le parfum suave, imprégné dans le foulard de soie, qui couvrait le cou du père de mes enfants, à sa mort.

Le carnet de santé de mon fils.

Des 33 tours de Maxime Le Forestier, Brassens et de la guitare à Dadi.

Des vidéo K7 de films fétiches : « Les yeux noirs », « Les ailes du désir », « Un incroyable voyage »...

Une perruque de cheveux courts que je portais sur mes cheveux longs. Mon chignon en banane dessous.

Ma 2CV camionnette.

Les escalades dans les rochers de Trégastel.

Les soirs où, seule chez elle, Thérèse jouait les valse de Chopin.

L'odeur entre ses oreilles, de Shadow notre chien, couché près de moi.

La force de l'eau tombant drue sur ma tête, sous une gouttière trouée, en sortant de l'école.

La peur et la fascination lors d'une tempête sur un bateau à voile.

J'ai perdu l'image de Marraine me racontant des histoires de fées ;

En pension, la hantise d'avoir pour dessert de la confiture de rhubarbe et l'odeur inqualifiable du réfectoire des pensionnaires ;

La petite émotion sentimentale lorsqu'un camarade me demande « Je pourrai

t'envoyer des lettres en pension ? » ;

Cette robe à fleurs mauves que j'aimais tant parce qu'elle avait un col en dentelle très fine ;

Cette mobylette, mon premier véhicule motorisé ;

Une broche que portait maman dont j'avais très envie.

Le parfum suave, imprégné dans le foulard de soie, qui couvrait le cou du père de mes enfants, à sa mort.

J'ai perdu l'odeur de l'encens pendant les grands messes,

Le goût de beurre fondu des crêpes, à Ty-Anna, à Ploumanach,

La majesté des branches du chêne sur lesquelles je m'allongeais, à l'âge de 10 ans.

La godille dans la prame pour atteindre une île.

Le vélo jaune devant le sapin de Noël.

Mes patins à roulettes à 4 roues.

Un rock dansé à la perfection guidée par Philippe,

Mon corps mince, moulé dans une mini robe de laine,

Mon corps transformé en baleine quand j'attendais mon 1er enfant.

Les oliviers bicentenaires dans mon jardin.

Le regard tendre de mon père,

Le regard bleu et franc de ma mère

Les fous rires de mes enfants quand ils étaient enfants.

Le parfum suave, imprégné dans le foulard de soie, qui couvrait le cou du père de mes enfants, à sa mort.

Le seul bagage qui me reste est en tissu imperméabilisé, comme ça, je ne devrais pas arrêter mon voyage ; il a beaucoup de poches. Il est portable de deux façons, formule sac-à-dos et à la main.

Dedans, j'aurais aimé glisser deux cahiers, un appareil photo, des bonbons, des foulards, de quoi écrire et des adresses de gens à rencontrer, et par obligation, des médocs ; je garderai une place pour des bouquins et des souvenirs récoltés durant le voyage. Sûrement, je prendrais un petit mammifère à mettre dans une poche.

exil de terre ousmane, dix-sept ans

Chez moi en Guinée Conakry on jouait dans la rue. Mon rêve c'est de devenir footballeur professionnel mais cela n'empêche pas d'avoir un métier à côté parce que le foot c'est pour un temps et après il faudrait que j'ai quelque chose pour gagner ma vie. Je suis parti de chez moi avec une paire de crampons, le survêtement que je portais et mon sac à dos garni uniquement du strict nécessaire et vide de tout ce que j'aurais voulu emporter. On ne peut pas imaginer ce que c'est compliqué.

Les premiers mois en France j'étais logé dans un hôtel et pour passer le temps j'ai lu tout ce qui me tombait sous la main afin de parfaire son français et me familiariser avec tout ce qui m'entoure, dans tous les domaines, me documenter surtout pour vivre au mieux ma nouvelle vie dans sa nouvelle réalité. Comme je n'ai que 17 ans, je suis pris en charge par les services sociaux. Peut-être qu'à 18 ans je serai peut-être de nouveau à la rue et peut-être aussi candidat à un nouvel exil... Je voudrais prouver que je suis capable de m'intégrer...

J'ai oublié... J'ai oublié le bagage qui m'accompagne. Je voyage vers cette lumière devant moi, peut-être qu'elle m'aveugle. Je ne vois plus mon bagage. Cette lumière me réchauffe et m'éclaire, je sens bien le poids des choses en moi,

mais pas de bagage, toujours cette lumière devant. Je me retourne et je le vois, ce bagage ; sombre, sans épaisseur, il me ressemble, une ombre, simplement. Voilà combien de temps ?

J'ai dormi dans un bateau, avant de partir en mer à l'aube ; dans un hamac ; dans des sanitaires chauffés ; dans un refuge ; dans un avion après une nuit blanche ; dans une voiture pendant un long trajet ; dans un train, la tête collée à la vitre ; sur la plage, en plein soleil ; sur la plage, pendant une nuit ventée ; dans un camion au bord de la route ; dans un lit parfois. Dans un dortoir, vingt lits autour de moi, des châlis superposés avec une paille et un tout petit traversin ; dans un mobilhome pendant un gros orage ; seul dans une maison occupée par d'énormes rats ; dans une chambre où le sol des sanitaires était maculé de crachats ; sous une couette en plume chaude et légère dans une yourte ; sur le plateau de Sault, face à la montagne ; dans un hôtel ; les femmes d'un côté et les hommes de l'autre, J'ai abandonné contraint et forcé un carton de photos et ma guitare Les Paul Gibson dans un garde-meubles à Barcelone. J'ai perdu mes poèmes écrits sur des boîtes de pizza et le reste n'a plus d'importance. J'ai dormi une fois encore sur une plage et là, j'attends sans peur, les yeux noyés dans la brume, les pieds plantés dans le sable humide de la grève, j'attends que le jour enfin se lève...

exil de vivant suzanne, quatre-vingt-huit ans

Ils m'ont dit que je devais partir, que je ne pouvais pas rester là, ils m'ont dit que je n'avais pas le choix ; moi je veux bien partir, mais pour aller où ? Ils m'ont dit que je ne serai plus seule, que je devais partir pour ne plus rester seule, qu'il fallait, que je pouvais prendre quelques affaires, mais pas trop, ils m'ont dit de ne pas m'inquiéter, que tout allait bien se passer, que cela était inévitable, que j'allais être bien, qu'il y aurait des gens qui allaient s'occuper de moi et d'autres gens aussi, des gens comme moi, mais ils m'ont dit que je devais partir. Alors j'ai préparé un peu ma valise, mais rien ne va ; je ne peux pas laisser ce petit chien en faïence que m'avait offert Robert pour nos retrouvailles, il y a vingt-cinq ans. Lui était revenu d'un voyage extrêmement long et éprouvant pendant lequel il avait dû fuir certaines personnes qu'il avait rencontré et qui ne lui voulaient apparemment aucun bien. Robert ne s'est jamais étendu à ce sujet même si je sentais au fond de moi, que cela lui aurait fait du bien d'en parler.

Je me souviens de son retour comme si c'était hier.

Je me souviens encore de cette journée de début de printemps, l'air était doux, les premiers rayons du soleil réchauffaient ma peau et, dans un sens, mon cœur aussi.

L'hiver qui précédait avait été très rude, il avait fait très froid, très longtemps.

J'avais, à cette époque, décidé de m'éloigner de ma famille et je m'étais enlisée peu à peu dans une solitude silencieuse et pesante.

J'avais oublié la sensation de légèreté et d'insouciance que provoque ces instants fugaces de bonheur. Cette journée de printemps venait en douceur me rappeler cette sensation perdue.

Je portais cette robe à fleur faite de voile et de jersey, qui me tombait au dessous des genoux, et que j'aimais ressortir dès les premiers beaux jours. Je m'amusais à amplifier mes mouvements pour sentir danser le tissu sur ma peau.

Ce matin-là, j'installais sur les étagères en vieux chêne la toute dernière livraison que je venais de recevoir: des graines de café venu d'Équateur que j'attendais depuis longtemps. L'idée de pouvoir bientôt les torréfier me remplissais d'une énergie débordante. Je commençais déjà à entendre le craquement du grain en train de griller, à percevoir cet arôme enivrant et spécifique des premiers arabica d'Équateur avec ces notes d'épice et de noix.

Le doux claquement des perles en bois du rideau me sortait de mon rêve éveillé, et, ne pensant être que l'effet du vent, je continuais, le dos tourné à l'entrée, à m'appliquer à disposer l'un contre l'autre, les sacs de graines.

Le grincement du parquet venait alors me confirmer une présence.

Il se tenait là, dans l'entrée, statique, le regard fixe, amaigri mais avec le même charme naturel qu'autrefois. Je lâchais toute mon activité pour m'élancer vers lui. L'ayant reconnu de suite mais ayant besoin d'un temps pour réaliser que c'était bien lui, après toutes ces années d'absence, de silence, je le scrutais un bref moment, avant de le prendre dans mes bras.

Nous avons ri un long moment, sans mots, tous les deux, sur ce vieux parquet grinçant, juste avant la torréfaction de mes nouvelles graines de café d'Équateur.

Aujourd'hui, ils m'ont dit que je devais partir.

Ils m'ont dit que je ne pouvais pas rester là.

Ils m'ont dit que je n'avais pas le choix.